

Devoir de Vacances

La constitution subjective en question.

De la pratique du CMPP et du discours qui la soutient, parler de la constitution subjective est devenu, pour nous, pour ainsi dire une habitude et pourquoi pas. Qu'une manière de nommer l'expérience s'impose, il y faut pour cela de sérieuses raisons, quelles soient bonnes ou mauvaises cela se discute et se questionne. Le fait est que cette manière de nommer l'opération du subjectivation nous est propre, car je ne crois pas qu'elle soit venue s'imposer de l'extérieur de notre champ théorico pratique. Elle s'est imposée comme une singularité de la pratique clinique que nous avons en partage par delà les appuis théoriques qui nous différencient.

Prenons la question à notre portée et interrogeons nous sur les raisons d'une nomination qui s'impose à nous, dans notre for intérieur conceptuel, comme une poussée d'une clinique du réel partagée : la constitution subjective.

La constitution...

Le recours à l'étymologie est souvent un bon point de départ d'une première saisie de sens. Constituer, du latin *constituere* signifie littéralement « mettre debout avec ». Il n'en faut pas plus à notre bonheur conceptuel pour donner au terme de constitution subjective, ou constitution du sujet, le processus par lequel le sujet parvient à se mettre debout avec. Si le sujet a à se constituer, à se mettre debout avec, c'est bien qu'il n'est pas donné d'emblée, un procès, un trajet doit s'accomplir. Nous retrouvons en échos l'énoncé freudien : « Wo Es var, soll Ich werden. ». Là où c'était, le sujet doit advenir retraduiरा Lacan.

Bien d'autres occurrences pourraient orienter notre lecture du terme constitution, notamment dans son acception politique pour mettre alors en avant les textes qui fondent dans son origine l'institution politique. La première constitution au sens moderne est l'œuvre de l'assemblée constituante de 1791 qui fonde la monarchie constitutionnelle. La constitution de l'an I instaure la première république. Cette création de l'ordre citoyen sur le plan politique aura des effets sur la subjectivité individuelle que nous avons peine à imaginer aujourd'hui.

L'œuvre de Beaumarchais atteste d'ailleurs que les remaniements de la subjectivité courraient déjà bien avant dans l'ancien régime, avant la bascule révolutionnaire où le sujet du roi devint citoyen de la république. Peut-on encore imaginer à quel point la pièce de théâtre « le mariage de Figaro » a pu faire scandale au point que Louis XVI en personne en retarda la représentation le plus longtemps possible. Beaumarchais met en scène un manant qui conteste les droits d'usage de son temps et qui soutient son dire sur l'existence : « quel est ce Moi dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues... » (1778).

Cette digression veut juste souligner comment la constitution subjective individuelle s'entrecroise et s'étaye du cadre symbolique et culturel qui la soutient. Legendre par exemple parle ainsi de la référence pour parler des différents cadres symboliques qui soutiennent la subjectivité dans une culture. Au niveau de la parentalité Dieu sait à quel point aujourd'hui les contours du cadre qui la soutiennent sont remaniés par exemple et qu'il nous faudrait en mesurer les effets dans la clinique.

... subjective.

Reprenons. Constitution subjective donc. Le sujet se met debout disions nous. Ce sujet nous avons appris avec Lacan à le repérer comme effet du signifiant. « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. » Il se constitue au champ de l'Autre avec un grand A pour désigner le champ de la parole et du langage. L'infans, l'enfant d'avant la parole, naît dans un bain de langage d'où il a à se constituer. Si le sujet se met debout avec, suivant l'étymologie du terme constituer, nous pouvons ajouter qu'il se met debout avec l'Autre, dans le champ de la parole et du langage d'où il tire ses coordonnées signifiantes qui le représentent. L'enfant est donc parlé avant de prendre la parole. Mais à dire ceci sans doute n'avons-nous encore rien dit de la magie qui opère pour qu'il puisse la prendre, la parole, car aussi bien il en existe, des enfants, qui ne franchissent pas ce seuil. Dire également qu'il est parlé ne suffit certes pas pour dire comment se transmet cette parole et comment elle vient marquer l'être de l'enfant.

Le ciel de l'Autre.

Précisons pour l'heure la topographie de l'Autre, le lieu de l'Autre comme dit Lacan, trésor des signifiants. Pour l'enfant c'est avant tout l'Autre parental où il s'inscrit dans une double filiation et dans une histoire transgénérationnelle. Pour chacun des parents l'enfant est pensé et rêvé bien avant son arrivée, ceci dans le meilleur des cas, car il peut arriver aussi que l'enfant n'arrive que comme pur réel qu'aucune trame symbolique et imaginaire ne peut emmailloter. Mais le plus souvent de toute façon l'enfant s'inscrit au plus profond de l'insu des parents, l'insu venant désigner l'inconscient des parents porteur de toutes les inscriptions de leur histoire relationnelle. L'Autre parental est le lieu d'inscription, de conflit d'inscription,

d'impasse d'inscription d'où l'enfant a à naître à sa propre parole, d'où il a à s'incarner dans un corps.

Le ciel de l'Autre est rempli des constellations de l'inconscient parental.

C'est ce ciel là qui parle l'enfant. Pour le dire autrement, l'enfant est attendu à une certaine place par chacun des deux parents et ceci au-delà de ce qu'ils peuvent concevoir consciemment, à leur insu, et ça parle. Que de ce ciel là, il s'assure dans sa propre parole il y faut du jeu.

Quand nous recevons un enfant avec ses parents et qu'ils nous parlent de cet enfant pour eux c'est de ce ciel là que nous nous faisons bon entendeur jusqu'à bien souvent entendre l'enfant en eux. Commence alors un travail de lecture démarquant le symptôme de l'enfant de l'enfant symptôme, ce qui redonne précisément du jeu.

Recevoir ainsi le ciel de l'Autre ne va pas parfois sans quelque vertige surtout lorsque son écho retentissant parvient par les dires de l'enfant lui-même. Dolto en témoigne lorsqu'un jour un jeune garçon joue soudain la scène d'une violente altercation avec deux voix distinctes. Elle, qui disait volontiers ne pas ressentir l'angoisse, est assaillie d'une angoisse térébrante selon ses propres mots. Elle se renseigne alors auprès de la mère de l'enfant qui reconnaît aussitôt, non sans un bouleversement extrême, les paroles prononcées à la naissance de l'enfant avec sa propre mère qui voulait qu'elle abandonne son enfant. Affect et symptôme voila ce qui se rencontre chez l'autre nous dit Lacan et l'affect par excellence est l'angoisse nous dit-il encore. Se rencontre chez l'autre, mon semblable, sa manière d'être affecté par l'Autre. C'est ce qui spécifie son style précisément et c'est dans sa manière d'être affecté dans la rencontre du langage que nous pouvons trouver une communauté d'existence.

Le bouquet renversé.

Cette année au CMPP la venue de Marie PESANTI nous a remis au travail de lecture du schéma dit « du bouquet renversé ». Ce montage optique illustre comment le sujet apparaît dans le champ de l'Autre. Il y apparaît dans sa forme leurrante imaginaire du moi-ideal mais soutenue par l'Ideal-du-moi comme instance symbolique. Ce schéma optique aide ainsi à se représenter comment le moi imaginaire n'est soutenable que des traits d'identifications qui viennent faire tenir cette image et qui sont prélevés au lieu de l'Autre. Si le miroir plan permet de représenter ce lieu de l'Autre, il suffit de basculer le miroir-plan pour s'apercevoir que l'image virtuelle $i'(a)$ du vase vacille, se distord et s'évanouit. Ainsi ce schéma indique comment l'orientation de l'Autre doit être adéquate pour permettre l'apparition de l'image du moi soutenue de ses traits d'identification. C'est une autre manière de présenter le ciel de l'Autre et le bain de langage nécessaire à l'apparition du sujet et de sa forme imaginaire moïque au niveau du regard.

Ce montage optique peut nous permettre d'articuler d'autres notions et soutenir notre compréhension de la constitution subjective d'autres manières. Si l'on suit Lacan, l'image virtuelle $i'(a)$ du vase peut figurer le corps et les fleurs les objets a . Ceci nous intéresse car cela souligne que le corps lui-même est à constituer et qu'à se constituer dans le champ de l'Autre il en est marqué et que la marque signifiante organise le corps, instaure du discontinu dans l'ordre du langage, du manque, et arrimant le corps lui fait subir une perte de jouissance. Cette perte dans l'opération de division subjective par la marque langagière de l'Autre s'écrit dans l'algèbre Lacanien de la lettre a . De l'opération de division subjective il y a toujours un reste. Que le sujet vienne à se représenter dans l'ordre du langage instaure du manque, du manque à être dans ce nécessaire exil dans le langage car tout ne peut pas se dire de

l'être. Le sujet ne peut advenir à l'ordre du langage qu'à en assumer le manque. Il y a du reste, du réel, l'impossible dit Lacan qui est ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. Le reste il l'écrit petit a et en fait l'objet, c'est l'objet perdu dès l'origine dès lors que s'instaure l'ordre du langage qui fait ex-ister comme il l'écrit aussi. Mais c'est en même temps cette part de réel qui organise le corps pulsionnel autour de ses orifices.

Trait unaire.

L'Autre du miroir plan permet l'accommodation qui fait apparaître l'image et la fait tenir par ses traits d'identification, l'*einzig*er Zug freudien. Lacan cherche à le formaliser par la topologie tout au long de son séminaire sur l'identification. Il le nommera trait unaire aussi bien. Il formalise une pratique du trait qui vient marquer et délimiter le corps et, par l'évidement de jouissance qu'il produit, permettre l'arrimage pulsionnel autour des orifices du corps.

Au passage, en introduisant la pratique du trait qui vient marquer le corps nous accrochons la question de la constitution subjective au champ de l'Autre par son mode opératoire qu'est l'identification bien que d'en saisir son surgissement dans son origine reste impossible. Le signifiant premier ne peut que se déduire des signifiants suivants qu'il a seulement rendu possible dans leur effet de sujet. Pourtant à partir de ce temps d'origine un discours s'organise d'un sujet qui peut dire : je suis.

Image du corps.

Le modèle optique du bouquet renversé nous intéresse plus encore par la place qu'il offre à la construction théorique de l'image du corps chez Dolto. J'entends par image du corps le croisement des éprouvés corporels de l'infans avec les traces qui viennent le marquer dans sa rencontre avec

l'Autre dès l'origine. Ainsi se tissent ou se tricotent, selon toutes les modalités émotionnelles et pulsionnelles du corps indexées des marques de l'Autre, les images du corps de l'enfant dans son interaction avec les réponses et les modes de présence de l'autre parental. Ainsi si l'image virtuelle du vase peut représenter le corps dans le montage du bouquet renversé, qui apparaît dans le champ scopique dans la démonstration de Lacan, nous pouvons tout aussi bien imaginer la construction de ce corps dans toutes les modalités pulsionnelles et émotionnelles de la vivance de l'enfant comme disait Dolto. Il reçoit ainsi les marques de l'Autre comme autant de castrations symboligènes humanisantes dans sa trajectoire d'enfant désirant-allant-devenant disait elle encore, confirmant à sa manière et dans son langage que le désir de l'homme est bien le désir de l'Autre.

Lorsque Dolto parle d'image de corps ceci n'est pas à entendre exclusivement dans le champ scopique, comme dans le stade du miroir, mais dans toutes les modalités sensorielles de l'être de l'enfant. Pour en avoir une idée, il faudrait plus sûrement comprendre l'image dans son acception mathématique quand $y=f(x)$ et qu'on énonce que y est l'image de x . Ceci peut devenir alors un énoncé comme : par la fonction indexante de l'Autre dans l'ordre du langage, les éprouvés du corps s'organisent et se tamisent donnant l'illusion d'identité et le sentiment de permanence du corps. Ainsi les bruits et fureurs du corps s'effacent relativement devant l'ordonnement de la parole qui humanise.

Disons le autrement : le corps est un corps relationnel de langage qui trouve son image dans l'inconscient qui en porte trace. Les éprouvés corporels s'imaginent dans l'inconscient où ces éprouvés prennent corps et s'incarnent. Le corps c'est l'Autre dira Lacan. Est-ce une manière de dire que le corps est l'image, par la fonction réfléchissante de l'Autre, du vivant jouissant ?

Tout cela donne à penser dans la théorie et pour moi dans le dialogue des théorisations et des corpus théoriques, chacun d'eux traçant leur propre sillon dans le réel.

Et qu'en déduire pour la clinique ?

Ceci par exemple.

L'enfant est cette présence vivante qui questionne l'Autre sur la question de son être : qui suis-je dans ce corps éprouvant ? Lorsque son image du corps est atteinte dans sa vitalité il nous le montre dans ses productions plastiques et graphiques car elles sont d'un parfait isomorphisme avec l'image du corps. Deux corps sont isomorphes en mathématiques lorsqu'ils conservent la même structure et les mêmes rapports entre leurs termes respectifs. Dolto utilisait toujours les dessins des enfants pour leur faire raconter comme pour produire le récit d'un rêve par exemple et aussi posait-elle souvent cette question : et si tu étais dans ton dessin où serais-tu ? Les réponses peuvent être bien inattendues comme cet enfant qui répondait qu'il était le dossier de la chaise. Le croisement de ce qu'il éprouve avec les marques de la rencontre avec l'Autre peut alors se soutenir d'un dire.

Dans la rencontre avec lui nous pouvons occuper et soutenir la place de l'Autre d'où il a à se constituer si nous n'oublions pas que dans l'affaire nous ne sommes que des passeurs, passeurs pour que de l'Autre parental il puisse y apparaître à nouveau là où il était occulté, là où ça ne passait pas. Ensuite ce ciel de l'Autre, s'affranchissant de la tutelle parentale en grandissant, il pourra l'installer en lui, en son for intérieur, pour trouver du répondant et nourrir son dialogue intérieur. C'est ainsi que nous avons pu dire que l'enfant est lié-séparé de l'Autre parental d'où il a à se constituer.

Trait unaire, trace et écriture.

De l'intervention de Marie PESANTI qui nous exposait sa clinique une question

avait retenu mon attention. Elle se demandait pourquoi elle soutenait sa clinique essentiellement des premiers temps de la théorisation Lacanienne avec notamment l'usage du montage optique du bouquet renversé. Voilà que tout dernièrement je tombais sur un passage du séminaire sur le « sinthome » qui faisait lien entre la théorisation du trait unaire et la formalisation du nœud borroméen.

« L'écriture en question vient d'ailleurs que du signifiant. Ce n'est tout de même pas d'hier que je me suis intéressé à cette affaire de l'écriture et que je l'ai promue la première fois que j'ai parlé du trait unaire, einziger Zug dans Freud.

Du fait du nœud borroméen, j'ai donné un autre support à ce trait unaire. Cet autre support, je ne vous l'ai pas encore sorti. Dans mes notes, je l'écris DI. Ce sont les initiales de droite infinie.

La droite infinie, dont ce n'est pas la première fois que vous m'entendez parler, je la caractérise de son équivalence au cercle. C'est le principe du nœud borroméen. »

On ne peut pas être plus clair me semble-t-il. Lacan nous fait le lien lui-même. Le nœud borroméen est une reprise de la question du trait unaire soutenue dans le séminaire sur l'identification sous une autre forme et où la droite infinie est l'exemple même de ce qui délimite un espace et « elle est la meilleure illustration du trou, meilleure que le cercle. »

Déjà dans le séminaire Encore on assiste à ce tour de passe-passe où il abandonne l'exploration des discours avec ces différentes lettres qui tournent dans différentes places pour soutenir son dire d'alors et voilà Lacan qui le réduit à un élément, la lettre, pour interroger l'écriture. Il conviendrait de reprendre dans le détail la lecture du séminaire du 15 mai 1973 pour interroger ce passage des discours à la lettre et de la lettre au nœud comme support d'une écriture, d'une écriture qui

prolonge la pratique du trait mais en lui préférant le terme de trace.

Belle leçon qui commence par le rêve de la solitude !

« Cette solitude, elle, de rupture de savoir, non seulement elle peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace. »

Et cette phrase encore sur l'écriture :

« L'écriture donc est une trace où se lit un effet de langage. »

Recentrons nous sur notre question initiale de la constitution subjective et tentons d'y répondre à l'aune de la question de l'écriture.

L'être de l'enfant est affecté de sa rencontre avec l'Autre et en porte traces. Ces traces marquent le corps et font corps. Le corps est surface d'écriture. Mais ces traces doivent pouvoir s'organiser pour qu'un sujet s'en fasse lecteur, un lecteur qui se fait sujet du discours qu'il soutient ou qui le soutient. Lacan encore lui étage d'ailleurs le signifiant par rapport à la trace. Il y a la trace, l'effacement de la trace et la trace de l'effacement. Seule la trace de l'effacement s'élève à la dignité de signifiant dit-il. Nous entendons par là que la trace où se lit un effet de langage d'un enfant rencontrant l'Autre dès l'origine doit s'organiser. Le modèle du nœud borroméen, à ce titre, par le nouage où les ronds-droites-infinies enserrent un trou, propose, il me semble, un mode d'organisation des traces propre à nous faire imaginer la marque du corps par le langage qui fait trace et la nécessité de relier ces traces pour les rendre lisibles. Sinon non reliées elles ne peuvent se lire.

Pictogramme.

Il me semble intéressant de dialoguer avec la construction théorique de Pierra AULAGNIER sur la psychose et son abord de l'originaire. Complétant la métapsychologie freudienne, au processus

secondaire du discours rationnel et conscient et au processus primaire du jeu du signifiant par la métaphore et de la métonymie, Pierra AULAGNIER ajoute le processus originaire fonctionnant par le pictogramme. Il conviendrait d'explorer sa construction davantage que je n'ai eu l'occasion de le faire jusqu'à présent mais j'en ai retenu l'idée d'une inscription originaire et « inconsciente » dans l'appareil psychique sous forme de pictogramme et non accessible et mobilisable dans l'ordre d'un discours articulé. Cela résonne fortement avec l'idée de l'effet du langage sur le corps sous forme de trace et de trace pourtant non mobilisable dans l'ordre du discours produisant du sujet. Sa clinique des psychoses l'a en tout cas obligée à ces détours par l'originaire et développer l'idée de la nécessaire violence symbolique d'où le titre de son ouvrage : « la violence de l'interprétation ». Cette idée du traumatisme (ou troumatisme comme l'écrira Lacan) de l'entrée dans le langage est aussi présente dès le début de l'enseignement de Lacan lorsqu'il présente le symbole comme le meurtre de la chose. Une rupture s'indique dans le passage à la parole, source de nostalgie par rapport à l'illusion d'un paradis perdu de l'être. Cette « rupture de l'être laisse trace », « trace où se lit un effet de langage » et que « par l'affect qui résulte de cette béance [] quelque chose se rencontre » et « qui [] donne l'illusion [] que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrit, s'inscrit dans la destinée de chacun... »

Voilà en tous les cas une manière de jouer avec les traces des énoncés Lacaniens pour les organiser, les nouer et ainsi s'en faire lecteur. On peut supposer qu'un corpus théorique ne devrait servir qu'à ça.

Les traces pour nous aussi bien dans notre pratique du CMPP sont sollicitées par notre rencontre de l'originaire infantile au travers de la présence questionnante des enfants avec leurs parents. Nommons le

constitution subjective de l'enfant allant – devenant –désirant l'Autre et nous rencontrons ce qui l'affecte de cette rupture de l'être qui fait trace et qui fait symptôme. Par là même nous rencontrons l'étrangeté de l'originaire infantile en nous-même, l'étrangeté de l'être de l'enfant en prise avec le langage d'où il a à naître.

C'est là un point d'origine où l'enfant est confronté à l'énigme du vivant d'un corps de sensations s'organisant dans le champ du désir de l'Autre. Il apprend à y répondre des questions de l'existence : qui suis-je dans ce corps sexué et mortel et qui répond de moi et de quel lieu ?

Y a de quoi s'occuper !

Jouissance Autre.

Une dernière piste de réflexion tirée du parcours Lacanien pour nommer l'énigme du vivant quand à son inscription sexuée. Dans le séminaire Encore il tente l'écriture de cette sexualité pour différencier la jouissance phallique de la jouissance Autre qui supporte le féminin. C'est une jouissance folle, énigmatique dit-il et il l'interroge du côté des mystiques pour qui cette jouissance Autre se supporte de la face Dieu. Sainte Thérèse et l'interprétation qu'en fait Le Bernin semble bien soutenir que si elle jouit en effet, elle jouit bien des flèches du chérubin qui sont les vecteurs des marques de l'Autre. Dans l'iconographie religieuse, St Sébastien dardé de ses flèches ne semble pas soutenir autre chose.

On se souvient de la discussion freudienne pour se demander si le masochisme est originaire ou secondaire. Il se pourrait que cette mise en forme du fantasme recouvre le fait de structure du langage qui désigne le traumatisme originaire de la saisie de l'être par le langage pour advenir au parlêtre selon le mot de Lacan, soit ce qui d'une rupture de l'être laisse trace d'un effet de langage, affecte le corps et fait vibrer la chair dirait Denis VASSE.

Par la question du féminin nous retrouvons donc la question de ce par quoi le corps jouit, soit ce dont il est affecté par la trace de l'Autre dans son absolue origine, « à l'intime de l'intime ».

Pouvons-nous soutenir le féminin comme matrice d'inscription des traces de l'Autre, traces qui doivent trouver leur organisation, faut-il la dire phallique, pour en donner lecture avec ce que cela suppose d'un sujet lecteur ?

Lecture à suivre.

Voilà donc un parcours qui d'une nomination partagée, la constitution subjective, m'a fait balayer un certain nombre de questions s'articulant toujours autour de la naissance du sujet à la parole.

Je prends ceci comme la nécessité de laisser se décanter les traces des rencontres vécues tout au long de l'année ; le devoir de vacances étant en l'occasion le devoir de se donner du temps pour que d'un certain vide puisse se faire entendre l'acuité d'une question, que des étoiles apparaissent plus distinctement au ciel de l'Autre.

Ce qui ensuite pourra s'articuler de ces traces dépendra de nos capacités de lecture partagée.

Jean-Claude PERRAULT
St Léger le 18 juillet 2006.